

Rêver à petit feu

Khalil Khalsi

Number 321, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89409ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Khalsi, K. (2018). Review of [Rêver à petit feu]. *Liberté*, (321), 72–73.

Rêver à petit feu

Tous les Acadiens de Natasha St-Pier

KHALIL KHALSI

Ça se réchauffe mal, une polémique, et c'est tant mieux: les cadavres se dissèquent à froid. Et Natasha St-Pier en connaît un rayon, elle qui est allée se piocher une histoire à la morgue de l'Histoire. La chanteuse en a assez pris lors de la diffusion du vidéoclip «Tous les Acadiens», extrait de son disque *Mon Acadie* (2015), album teinté des sonorités de sa région de naissance qu'elle était fière de dévoiler au public français. Au Canada francophone, néanmoins, le tollé gonfla aussi vite qu'il s'es-souffla, et les remugles de l'appropriation culturelle se dissipèrent aussitôt. D'où la nécessité de l'autopsie.

Dans le syndrome de Frankenstein, il y a toujours cette fine lisière où le monstre se superpose à son créateur. Et en zombifiant son Acadie, Natasha s'est elle-même vampirisée. Car les relents mercantiles émanant de ce coup de publicité relèvent d'une négation identitaire à entrées multiples.

D'abord, négation des cultures autochtones, indéfiniment profanées, et sans cesse rendues muettes quand elles ne sont pas ventriloquées: en cédant gracieusement leur territoire, les Autochtones ont laissé des plumes, que nous portons en boucles d'oreilles en signe de reconnaissance et en guise, n'avouons-le pas trop fort, d'implicite expiation.

Ensuite, négation des Acadiens, dont le nettoyage ethnique est d'autant plus nié qu'il est rendu futile: déportés par les Britanniques, ils sont allés dans les bois puiser la résilience – rien de mieux qu'un petit coup de ukulélé pour oublier.

Enfin, autonégation de la chanteuse elle-même qui, au risque du mensonge, s'«exotise» pour repousser sa date de péremption: en cessant de se présenter comme Québécoise aux yeux du public français, Natasha St-Pier n'a fait que changer de rangée dans le rayon «Produits exotiques».

Elle veut vendre du rêve, dit-elle, davantage que de la musique. Mais elle ne vend ni l'un ni l'autre. «C'est la faute à Napoléon», dit-elle en reprenant *Tous les Acadiens* du Français Michel Fugain. Oui, c'est la faute à Bonaparte qui troqua l'Amérique française, ses champs de coton et ses arpens de neige contre quelques barils de rhum – Natasha ne nous reprochera pas de traficoter l'Histoire à l'occasion. Son Acadie est une braderie où, revanche du kitsch sur l'Histoire, Napoléon est imprimé de profil sur une tasse de café émaillée. L'Acadie de ses racines, elle préfère la rêver, dit-elle, quitte à diluer le réel, car «un bateau-usine à Caraquet, ça ne fait rêver personne». L'Acadie d'aujourd'hui, trop mondialisée, répugne à Natasha. Une braderie, c'est plus pur, plus authentique – le petit plus, c'est les chandeliers en argent de chez Zara Home. Natasha confond pureté et épuration. De son Acadie ne demeure qu'une carte au trésor qu'une petite tête blonde au chapeau de pirate va déterrer dans un bric-à-brac de «dream-catcheurs» (comme on dit en français de France), de joailleries en plumes d'aigles, de coiffes de chefs autochtones de l'Ouest, tandis que, vêtue d'un poncho péruvien cousu à la chaîne dans un pays de l'Asie du Sud-Est, notre ambassadrice de l'Acadie perdue, dans son canot blanc, tresse sur le côté, pagaye sur un étang à Draveil, ancienne ville de villégiature située à quarante minutes en RER de Paris.

Cannibalisme mercantile ou autophagie identitaire? Aucun pseudo-concept ne viendra sauver Natasha d'un malaise culturel profondément enraciné. Nous ne saurions faire mauvais procès à une chanteuse en mal de racines, justement, de mythifier la pureté de ses origines dans un embrouillamini fantasmagorique protecteur, cet étal de vieilleries, ce vide-mémoire aux allures de vide-grenier où l'on viendrait se bricoler un simulacre

d'identité en chinant éventails en papier, boîtes de tabac poussiéreuses, miroirs simili-*vintage* et autres breloques figées aux teintes de l'oubli. Sans parler de ce capteur de rêves, qui n'en capte pas plus qu'il n'en vend des faux.

Nous ne jetterons pas la pierre à une chanteuse qui aura longtemps tu ses origines, souffrant de vivre dans un leurre identitaire et acceptant de se faire traiter, pas uniquement de Québécoise, mais surtout de Québécoise «un peu conne» par les Laurent Baffie du paysage audiovisuel français. N'en pouvant plus de jouer à la petite francophone d'Amérique du Nord, dotée d'une voix cristalline aux accents de la Belle Province, et qui aurait appris à chanter avec Céline Dion en digérant son steak de caribou dans sa cabane enneigée, Natasha peut désormais faire peau neuve, se recycler et exister à nouveaux frais, à nouveaux rêves. Du propre aveu de Natasha, c'est Nolwenn Leroy qui lui a ouvert la voie du mythe des origines. Surfant sur la vague des particularismes culturels (équivalents un brin plus gentils qu'un certain essentialisme bleu-blanc-rouge), la gagnante de *Star Ac* s'était vendue comme Bretonne, dansant en robe jaune – soleil des origines qui se lève à minuit –, en pleine forêt, affublée d'un casque totémique en papier mâché, et subjuguant des enfants vêtus de chandails jacquard. Désormais, la France est prête à entendre la vérité: Natasha St-Pier est Acadienne, elle porte une fausse coiffe d'Autochtone, fait du canot en respirant l'air frais à pleins poumons et, retrouvant sa robe bleue d'été, elle fait signe à des enfants emplumés et en chemises à carreaux, ô Canada, de la suivre entre des feuillus d'où pendent, oui, encore elles, ces breloques qui accrochent les rêves.

Il n'est pas possible d'en vouloir à Natasha St-Pier de verser dans l'autofolklorisation afin de redresser sa carrière dans le monde du *showbiz* français qui

n'accepte les étrangers qu'en les assignant dans des enclos identitaires avec taxinomie ethnographique, pedigree et caractéristiques anatomiques, façon Exposition coloniale. Nous croirions voir de loin sourire Fanon, Memmi et Saïd qui parleraient volontiers du syndrome du colonisé faisant retour, à l'ère du libéralisme planétaire et de l'impérialisme de l'imaginaire, à travers un objet de consommation n'ayant nulle possibilité d'existence, aucune personnalité, aucune vérité d'être hors du regard de son maître, non plus le colonisateur, mais ce capital sans visage, diffus et ventripotent, qui fait de ce produit de marketing l'exacte incarnation des désirs du consommateur en mal d'exotisme.

Dans le cheval de Troie de la mondialisation, le cannibalisme postmoderne est la nouvelle clef des exterminations de masse.

L'image que la nouvelle Natasha fait sienne est un prédigéré de fantasmes de Français moyen, alias Michel Fugain, expert en déni de l'Histoire coloniale de France qui admire les Acadiens pour leur capacité de résister, entre autres, à « l'assimilation par le Québec » (*sic*). Peut-être est-il plus mythique, un peu plus Technicolor, de venir du ciel rouge de la Louisiane que d'« un coin du Canada », lieu aussi abstrait que la dernière étagère de votre garde-manger. Peut-être est-ce plus steinbeckien de cueillir du coton six jours sur sept avant d'aller danser sur du violon le jour du Seigneur, comme « grand-papa qui [oui, oui] pensait peu, qui pensait pas ». C'est un peu plus *hobo-bobo-hipster* d'être cette Acadienne *carpe diem*, mue par le lâcher-prise, missionnée par un instinct intergénérationnel de béatitude, conjurant la misère par la même pulsion de reproduction ayant sommé son aïeul d'ensemencer l'Amérique avec son ADN qui chante et danse en français.

Quid de la vente de la Louisiane? du Grand Dérangement? de l'extinction programmée des Cajuns? Et puis, quid

de ce qui reste véritablement de l'Acadie canadienne? mais aussi, et surtout, de la présence en creux d'une autochtonie évi-dée et rendue fossile?

Ce n'est pas par fétichisme, ce n'est guère par jalousie pour leurs dieux que les Premiers Peuples crient à la désacralisation de leurs symboles: les dieux restent dieux. Mais c'est qu'à travers cette spoliation symbolique, faite proprement, se rejoue, perpétuellement, l'événement originel de la perte de leur monde. Tuer sans se salir, leçon numéro un: sur la pochette de ton album, tu t'habilleras tout en blanc. Natasha croyait sûrement faire honneur aux Autochtones en se réclamant d'ascendance ou de culture métisse, bien que javellisée. Et puis, il y

a quelque chose de cathartique dans le fait d'interpréter une berceuse comme *Ani Couni* façon *Danse avec les loups*, avec force percussions et hululements: c'est connu qu'Acadiens et Amérindiens exécutent un rituel chamannique tous les soirs pour mettre leurs enfants au lit. Il y a quelque chose de salvateur dans le fait de faire encore plus véridique, plus authentique, plus spectaculaire que Madeleine Chartrand. C'est toujours très bien de se trouver des affinités avec les victimes, fût-ce en enfilant leurs coiffes encore ensanglantées. Le « désert du réel », pour reprendre une formule de Baudrillard, est pavé de plumes de paon signées Sigourney Burrell.

À son corps défendant, Natasha St-Pier participe au cannibalisme de l'impérialisme néolibéral qui, en tant que système immunitaire, grossit et s'étend par parasitage et phagocytage. Neutraliser l'Autre en le trucidant n'est plus tendance. À l'ère planétaire de la rectitude politique et du *mea culpa* larmoyant, il est de meilleur ton d'être empathique par ingestion. En attendant les restaurants

autochtones « Apportez votre vin », il sera toujours possible de lutter pour un monde meilleur en s'inscrivant à un atelier de confection de boucles d'oreilles d'inspiration capteurs de rêves.

En ce sens, l'industrie culturelle fournit au néocolonialisme son meilleur alibi. Les peuples opprimés meurent de n'être pas vus, et c'est – osons le paradoxe – en esthétisant leur absence que les identités dominantes se radicalisent. Dans le cheval de Troie de la mondialisation, le cannibalisme postmoderne est la nouvelle clef des exterminations de masse. Demandons-le aux Palestiniens, par exemple, qui ne disparaissent pas qu'en exil, derrière les blocus et sous les bombes. Leur nouvelle plaie, c'est l'auto-orientalisme israélien. Après le houmous et les falafels, la musique moyen-orientale, la langue arabe et les djellabas deviennent en Israël patrimoine hébraïque. Quant à savoir si les chanteuses du groupe israélien A-Wa y participent sciemment ou naïvement, c'est se demander si le buisson ardent parlait hébreu ou en hiéroglyphes. L'instrumentalisation ne parle aucune langue, un peu comme à Babel avant l'effondrement. Les trois sœurs Haïm remixent des chansons folkloriques de leurs grands-parents yéménites et, sur les scènes internationales, elles dansent vêtues d'abayas et arborent tatouages tribaux et joailleries bédouines. Le keffieh, symbole de l'Organisation de libération de la Palestine, elles en font des manches de caftans *ethno-hipsters*. D'aucuns feraient d'elles les architectes de nouveaux ponts entre Israéliens et Palestiniens. Mais que nenni. Leur communauté, *mizrahim*, est l'une des plus déconsidérées en Israël. S'auto-orientaliser, c'est se réinsuffler une identité. Tout comme le fait Natasha.

C'est mieux d'être arabes quand on est juives. Toujours mieux d'être autochtone quand on est blanche. (L)

♦ Après avoir été journaliste culturelle à Tunis, puis consultant auprès de l'Unesco à Paris, **Khalil Khalsi** achève actuellement un doctorat en littérature entre La Sorbonne Nouvelle et l'Université de Montréal.